

## AUBES

*22 août 1897*

Il arrive qu'ils se lèvent, marchent, et oublient, ce qu'ils ont déjà subi comme ce qui va advenir, oublient d'être raisonnables, cessent d'écouter leurs corps ou plutôt, modifient soudain l'écoute qu'ils lui prêtent, le paysage alors les ronge sans douleur, juste une main ferme qui leur serre le cœur, la sensation déjà lointaine de l'archet contre le violon.

Dans ces moments-là, ils ne sont plus des conquérants, même plus des explorateurs. Leur viennent des mots inattendus, émerveillés, pour décrire ce qui les entoure.

Ce matin, par exemple : écouter les craquements de la glace, se laisser mener par elle et d'un coup, tout est fluide, l'eau d'un bleu si dense qui court entre les plaques, une source vive et neuve, pure comme les cristaux de sel qui essaient sur leur peau – ils sont lavés alors, jusqu'au tréfonds d'eux-mêmes.

Cela se produit plus souvent quand l'un d'entre eux est seul, quand il n'a plus sous les yeux les autres pour reconnaître dans leurs visages ses yeux fiévreux, son front brûlé.

Tous trois, maintenant, ils sont les mêmes.

Strindberg, ou Frænkel, ou Andrée, sort le premier du sac de couchage. Il hume l'air glacé comme un oiseau, comme un ours, seulement attentif aux sons, aux variations de température. Au sortir du campement, le froid le débarrasse des odeurs des autres, de la promiscuité de la nuit. Les couleurs semblent étroitement imbriquées à la sensation que le vent laisse sur sa peau, sur sa langue : ce n'est plus quelque chose qu'il regarde mais une présence qui le sidère.

Voilà aussi pourquoi les visages, sur les images, sont accessoires. Pourquoi ils sont si attentifs à la matière de la glace, au perlé de la neige. Pourquoi ils effectuent, jusqu'à la fin, tant de relevés, d'études, d'observations. Parce qu'au-delà de la fierté d'être les premiers comme du réconfort de maintenir un lien avec la terre, il y a, devant cette densité du paysage, leur curiosité jamais éteinte et leur désir fou d'apercevoir, à l'issue du voyage, le continent blanc qu'ils persistent à imaginer.

Il marche, Strindberg, ou Frænkel, ou Andrée, seul comme jamais – chacun aura vécu au moins un de ces moments-là et pourra l'accrocher à son cou comme une perle –, il s'éloigne et le monde n'a plus de contours, plus de direction, de route ou de chemin, il devient cette chose sans limite dont il ne perçoit même plus le blanc, cette couleur n'existe pas, non, sous ses yeux baissés par la lumière, il n'y a que des teintes qui s'affrontent ou se mêlent, menthe des eaux lentes, glace brune impossible à briser, jaune argile en surface, marine des profondeurs, soleil orange, ou ce bleu rabattu, d'ardoise claire et laiteuse, où tout se reflète et se mêle – la mer, la glace, la ligne d'horizon et l'étendue du ciel.

Il n'y a plus de montagnes, plus de murs nulle part, tout est comme lui, en mouvement. Et si c'est Andrée que l'on suit ainsi quand l'aube lui appartient, peut-être que fond en lui le regret d'avoir entraîné les autres jusque-là, la culpabilité de les mener à leur perte, peut-être que dans cette dimension que prend sa poitrine, ouverte par l'ampleur du paysage, il se sent soudain fier, heureux d'une manière insoupçonnée – ce bonheur-là tient en un instant, n'est nourri par aucun espoir, aucun projet, grossi au contraire par leur absence.

Il y a d'autres moments. Sentir la chaleur de la peau rendue à l'air libre. Elle fume. Les chairs se crispent comme un caillou.

S'arrêter quand le corps est perclus de fatigue. Se répartir les tâches quotidiennes – Strindberg fait la cuisine, Fränkel monte la tente, Andrée observe, note des relevés occultes, inspecte les alentours – et puis se glisser à l'intérieur des parois de toile, autour du réchaud, la température monte vite, 25 degrés, respirer le même air, écouter le vent siffler, sombrer dans le sommeil.

Parfois, sur le canot et quand la mer est vive, glisser comme sur une rivière rapide mais devant soi, aucun canyon, aucune cascade, juste le corps sans fin, à l'horizontale. Savoir que la nuit ne tombera pas, ni aujourd'hui, ni demain, et que rien ne peut finir, tant que la nuit n'est pas là.